

A close-up portrait of Daniel Hechter, a middle-aged man with short, light-colored hair, smiling warmly at the camera. He is wearing a white button-down shirt. The background is a soft-focus green, suggesting an outdoor setting with foliage. The text is overlaid on the lower half of the image.

DANIEL
PAR HECHTER

Mode, politique, PSG
et autres coups de gueule

Pygmalion

Extrait de la publication

DANIEL PAR HECHTER

Mode, politique, PSG *et autres coups de gueule*

Nous allons découvrir la saga d'un petit garçon de quatre ans échappant par miracle aux Allemands lors des rafles de 1942. Enfant terrible de la mode, il est venu bouleverser et contester l'hégémonie des mandarins de la haute-couture. Il a été le premier créateur du prêt-à-porter à s'adresser au plus grand nombre.

À travers moult anecdotes et histoires, il retrace ses passions, ses échecs, ses colères, la vérité sur la création du PSG et sa « double billetterie », ses amitiés et trahisons. Sa vie a été inspirée par les femmes, de sa mère à sa fille, en passant par ses épouses ou compagnes et son mentor, celle qui lui a appris son métier.

Avec pudeur, il parle de ses drames, de ses combats, du harcèlement fiscal, de son exil solitaire. De son aventure politique, il garde un souvenir passionnant mais lucide. Avec humour, il dépeint son Saint-Tropez et le monde du show-biz dont il n'a jamais été dupe, mais qui n'a pas son pareil pour faire la fête.

Daniel Hechter, à travers le roman de sa vie, se livre sans masque ni faux semblants, et révèle tout ce que l'on ignorait de celui dont on ne connaissait jusqu'ici que la griffe et sa passion du PSG.

Pygmalion

Extrait de la publication

Daniel par Hechter

Mode, politique, PSG et autres coups de gueule

Daniel Hechter

Daniel par Hechter

*Mode, politique, PSG
et autres coups de gueule*



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard-et-Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2013, Pygmalion, département de Flammarion.
ISBN : 978-2-7564-1166-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour ma fille Kareen, ses enfants
et Armand, mon ami, et mes absents.

Pour parler de soi, il faut parler de tout le reste.

Simone DE BEAUVOIR (*Les Mandarins*, 1954)

I

L'APPRENTISSAGE

Je m'appelle Daniel Caudron

Printemps 1942. Depuis le début de la guerre, je vivais protégé et choyé par les deux femmes de ma vie : ma mère Rosy, et ma grand-mère Berthe, que j'appelais « Mémé ». Maman s'occupait seule de la maison depuis que mon père, Raymond, et mes trois oncles, Jo, Camille et Victor, étaient prisonniers aux stalags dans la région d'Hambourg et de Stettin. Chaque semaine, ma mère leur envoyait des colis.

On habitait un appartement avenue Simon-Bolivar, situé en bordure des Buttes-Chaumont à Paris. D'un côté, l'immeuble donnait au rez-de-chaussée directement sur la rue. De l'autre, la fenêtre de ma chambre ouvrait sur une rue circulaire en contrebas abritant quelques maisons et un terrain en friche. Pour nous, enfants, ce territoire inoccupé était comme un grand stade. On y venait souvent jouer à la balle.

Puis il y eut cette fameuse nuit que je n'oublierai jamais. J'étais alors âgé de quatre ans.

À une heure du matin, ma mère me réveille, un doigt posé sur sa bouche. « Chut ! » Elle m'habille rapidement. Le jour même, un policier qu'elle connaissait l'avait prévenue : « Des rafles sont prévues dans votre quartier cette semaine, vous devriez partir dès ce

soir. » N'écoulant que son instinct, elle décide alors de fuir l'appartement sans plus attendre. Elle ouvre la fenêtre du salon et actionne les persiennes qui se mettent à grincer. Il faut faire attention à ne pas éveiller les soupçons d'un voisin. Doucement, elle penche la tête pour observer les alentours. La voie est libre. Âgée de soixante ans, les gestes de Mémé sont mal assurés. En silence, ma mère l'aide à enjamber le rebord de la fenêtre. Puis arrive mon tour. Ensuite, Rosy parvient à soulever nos quatre valises hors de l'appartement. Elle referme les volets pour éviter d'attirer l'attention et nous avançons dans cette nuit incertaine. Malgré son âge avancé, Mémé porte deux valises à bout de bras, et, moi, petit garçon encore insouciant, je tiens le sac à main de ma tendre mère qui, elle, ouvre la marche.

On traverse la rue et, peu après, on s'arrête devant une maison.

Ma mère frappe contre la porte trois coups discrets. Une silhouette apparaît dans la pénombre de l'entrée. Une voix chuchote : « Entrez, entrez vite ». Notre sauveur nous installe dans le salon, au premier étage. Ma mère me couche et je m'endors aussitôt. À quoi ai-je bien pu rêver ce soir-là ?

Le lendemain matin, au réveil, j'ai le droit à un bol de chicorée au lait, accompagné d'une tartine et d'un peu de confiture. C'est le grand luxe pour cette période de rationnement. Après le petit déjeuner, Rosy me débarbouille, puis s'agenouille devant moi, ses mains serrent mes épaules : « Dany, tu vas bien écouter, parce que maintenant tu es un homme. À partir d'aujourd'hui, tu as changé de nom. Tu ne t'appelles plus Daniel Hechter, mais Daniel Caudron. Répète, tu veux bien ? »

Je répète ce nouveau patronyme comme un enfant studieux, qui pressent un grand danger. Puis ma mère poursuit : « Et moi, je m'appelle Rosy Caudron. Personne ne doit savoir qu'on a changé de nom... Tu

me donnes ta parole d'homme ? » J'acquiesce par un hochement de tête. Nos sauveurs, un couple qui vivait dans le voisinage, s'appelaient Caudron.

Ce jour-là, du haut de mes quatre ans, j'ai compris ce que signifiait l'expression « donner sa parole ». Aussi, tout au long de ma vie ai-je toujours accordé une valeur suprême à celle que je donnais aux uns et aux autres. Pas besoin de signer un contrat pour respecter un engagement. Cet épisode pénible, au cours duquel je perdis tout d'un coup l'usage de mon patronyme, explique en partie pourquoi j'ai été, ensuite et si longtemps, obsédé par l'idée de me le réapproprier et le faire reconnaître à travers le monde.

Plus tard, j'ai appris que ma mère préparait notre fuite depuis plusieurs semaines. Elle avait rencontré la famille Caudron par l'intermédiaire d'un réseau de résistants. Le couple était parvenu à se procurer de faux papiers pour nous.

Avant de partir à la gare, elle avait pris soin de m'expliquer les raisons de notre fuite et de notre changement d'identité. Ce que j'avais pressenti se confirmait : être juif représentait un danger de mort, voilà la triste réalité. Maman avait cousu l'étoile jaune sur son écharpe bordeaux, qu'elle portait selon les circonstances. Il s'agissait d'une sorte de voile de laine. Je sens encore la goutte d'*Arpège* de Lanvin qu'elle y déposait : une de mes madeleines, tout comme l'odeur d'encaustique.

Sitôt arrivés à la gare d'Austerlitz, on grimpe dans la cabine du wagon qui allait enfin nous conduire... en zone libre. Mais, soudain, le train ralentit, puis s'arrête. Des éclats de voix retentissent dans le couloir : « *Papieren!* » Plus aucun doute. Des soldats allemands de la Feldgendarmarie, accompagnés de policiers français, ont fait irruption pour contrôler l'identité des passagers. Ma mère regarde Mémé fixement pour lui rappeler la

consigne donnée avant le départ : « Tu dis juste oui ou non, tu es malade. Surtout, tu ne parles pas ! » Ma grand-mère était arrivée en France une trentaine d'années auparavant, et si elle parlait couramment français, son accent trahissait toutefois ses origines polonaises. Elle était encore resplendissante. D'ailleurs, ses amis d'enfance prétendaient qu'elle était la plus jolie fille de la capitale.

Les soldats allemands entrent dans la cabine. Je suis croquevillé, la tête posée sur les cuisses de ma mère, qui se raidit quand elle tend ses papiers. Minutes interminables. La porte se referme enfin. Peu après, des hommes dans le couloir avancent, l'échine courbée, sous les ordres des soldats allemands : *Schnell! Schnell!* Puis, par la fenêtre du couloir, on aperçoit leur visage blafard un bref instant. La détonation d'une rafale de mitraillette déchire l'espace tout autour. Aussitôt ma mère plaque ses paumes contre mes oreilles. Jamais je n'oublierai son geste protecteur. Pas un mot autour de nous n'est dit.

Ensuite le train repart, prend de la vitesse. On patiente dans un silence inquiétant pendant des heures... Après un long soupir, maman hoche la tête et dit à mémé : « Nous sommes en zone libre. »

Arrivés à Tarbes, nous prenons un vélo-taxi et arrivons à l'improviste chez Jeanine, une amie de maman, mariée à un joaillier. Elle nous attendait quelques semaines plus tard. Les deux amies tombent dans les bras l'une de l'autre. Notre séjour se prolonge plusieurs semaines. Dès que Jeanine croise une connaissance, elle me présente comme son neveu avec une grande fierté dans la voix, elle qui n'a jamais pu avoir d'enfants. La journée du dimanche reste mon plus mauvais souvenir, car je dois l'accompagner à la messe où je m'ennuie terriblement. Mais la ville de Tarbes devant à son tour tomber sous le joug de l'occupation allemande, il est plus prudent pour nous de fuir de nouveau.

On se réfugie alors à la campagne, chez madame Devaize, une femme de colonel et amie de Jeanine. Je garde un souvenir heureux de cette période, car je m'étais lié avec son fils qui avait mon âge, et avec lequel je fis mes premières passes de rugby. Jean-Marie a été mon premier copain. Malheureusement, nous avons ensuite perdu contact.

Avant la Libération, on retourne à Tarbes. Ma mère est très courtisée. On habite un appartement près de la gare et du jardin Macé où, tous les jours, avec une bande de gamins je joue aux gendarmes et aux voleurs. C'était notre façon de conjurer le mauvais sort, les souvenirs de la guerre. L'après-midi, souvent, ma grand-mère m'invite au cinéma Le Rex. Un moment de bonheur intense !

Jusqu'aux derniers instants de la guerre, maman n'a cessé d'envoyer des colis à ses hommes : à Raymond, son époux, et aux trois frères, Jo, Camille et Victor. Qu'étaient-ils devenus depuis leur captivité ? Nous recevons quelques nouvelles de temps à autre, mais strictement aucune de mon grand-père, Albert, dénoncé puis interné à Drancy quelques semaines avant notre départ de Paris...

Je me souviens que ma mère avait finalement décidé de me conduire auprès de lui. Peut-être avait-elle senti la fin approcher... Deux heures de métro et de bus suivies d'une longue marche, et nous voici, elle et moi, aux abords du camp de funeste renommée. Tout là-bas des prisonniers nous adressent des signes à travers la clôture des barbelés. Penché à une fenêtre, mon grand-père nous reconnaît. Ma mère m'indique sa silhouette en dressant son doigt dans la direction du camp. C'est la dernière fois que j'aperçois son visage dans le lointain de cette journée crépusculaire. Quelques mois plus tard, il sera foudroyé par le typhus. Je garde un vague souvenir de lui lorsqu'il m'avait offert une voiture de

pompiers, un des rares jouets de mon enfance. Je me souviens aussi qu'il croquait des chaussures sur des enveloppes ou des nappes... J'ai sûrement hérité de son talent. Mais, aussi étrange que cela puisse paraître, les chaussures sont le seul accessoire que je n'ai jamais réussi à dessiner. Nos absents nous manquent tant...

*

À cette période, je ne quitte jamais maman. C'est mon seul lien avec la vie. Un matin, on monte dans le train, en direction des Landes. Grâce à la sœur d'un comédien connu à l'époque, Armand Bernard, nous avons obtenu des cartes d'alimentation et de fausses cartes d'identité, indispensables pour notre survie. Une première longue étape nous conduit à Toulouse après un changement en bus. Puis nous voici à présent sur la route, à pied. Il reste environ douze à quinze kilomètres à parcourir dans les Landes... Pour se donner du courage, on chante : « Un kilomètre à pied, ça use, ça use les souliers, deux kilomètres à pieds, ça use... », mais la nuit commence à tomber. Je demande : « C'est encore loin ? » Menaçante, la ligne d'horizon rougit au loin. L'obscurité encercle peu à peu la route que l'on devine à peine entre les pins. Comme je tombe de fatigue, ma mère me porte sur son dos, son sac de voyage coincé sous ma poitrine. Quand les premières maisons du village pointent leur rectangle de lumière dans la nuit, c'est un grand soulagement.

Nous sommes discrètement hébergés par un couple. Maman a-t-elle eu peur pendant ce trajet interminable ? Je ne l'ai jamais su. Le lendemain, un camion de livraison propulsé au charbon de bois nous conduit dans la ville voisine où nous prenons de nouveau le train.

Alerté par ces mystérieux déplacements, plus tard, j'ai souvent demandé à ma mère si elle avait appartenu à la Résistance. Elle m'a toujours répondu par la

négative : « Sans toi et Mémé, j'aurais sûrement pris le maquis. » Je l'ai aidée comme j'ai pu, en évitant par exemple de lui imposer mes caprices d'enfant. Je pense qu'elle a été une sorte d'agent de liaison. Durant notre séjour à Tarbes, les forces du maquis avaient réussi à libérer la ville. Un soir, ma mère avait ouvert la porte à des hommes armés qui grimpèrent aussitôt au premier étage pour tirer sur des cibles ennemies, notre immeuble étant placé au coin d'une rue stratégique.

Je me souviens encore de Tarbes libérée, de la joie dans la ville, des voitures des FFI peintes de couleur blanche, de la croix de Lorraine érigée en guise de victoire, de la fureur des klaxons... La population chantait, applaudissait. C'était bon d'entendre cette liesse porteuse d'espoir après les grésillements obscurs de la TSF qui égrenait des messages codés dans l'émission de Radio Londres : *Les Français parlent aux Français*. En cachette, maman écoutait d'ailleurs tous les jours ces messages, qui précédaient parfois une attaque des combattants de la Résistance.

La France libre manifestait ses cris de joie dans la rue, et devenait celle du général de Gaulle... Alors qu'elle était, il y a si peu de temps auparavant, celle du maréchal Pétain. Une ombre marquera à jamais ma mémoire de petit garçon : au milieu de cette foule en délire, j'ai éprouvé de la peine en voyant le défilé de jeunes femmes au crâne rasé, accusées d'avoir couché avec des officiers allemands, couvertes d'insultes et de crachats. Quel affreux spectacle... Pourquoi les punir ? Face à ma peur, maman tenta de me rassurer, mais je refusais de comprendre.

*

Aujourd'hui, je repense aux maisons du village où nous avons trouvé refuge, je repense à ces Justes : les

membres de la famille Devaize, leurs amis, toutes ces personnes qui nous ont apporté leur soutien au péril de leur vie, que sont-ils devenus ? Ceux de Tarbes, de Pau, qui nous ont prêté ou offert des meubles, du linge de maison, des couverts, des assiettes... ? Tout au long de sa vie, ma mère ne cessera de les remercier. À cette époque, malgré le malheur, il existait beaucoup de solidarité entre les gens, une grande humanité. C'est pour cela que mon cœur d'enfant restera à jamais attaché au Sud-Ouest : aux Béarnais, aux Basques, aux Landais... Tous, chacun à leur façon, se révélèrent des êtres au cœur simple et vrai. À leur contact, j'ai appris ce que signifie l'humilité.

Ma mère m'a souvent rappelé notre voyage effectué dans les Landes, surtout pendant les dernières années de sa vie. C'est sur cette route droite jusqu'à l'horizon, à travers les pins et l'obscurité de ce monde meurtri par la guerre, qu'elle m'a montré le chemin à suivre : avancer, toujours avancer, sans relâche...

Le pot de moutarde

À notre retour sur Paris, comme notre appartement de la rue Simon-Bolivar se trouve occupé, nous logeons chez ma grand-mère paternelle, rue Marcel-Renaud dans le XVII^e arrondissement. Je l'appelle « Mamy », par opposition à Mémé, mon autre grand-mère, bien plus généreuse. Mamy – une grande bourgeoise assez vieille France et distante – s'était remariée après la disparition de mon grand-père, mort au combat durant la Première Guerre mondiale. Veuve une seconde fois, elle vivait de ses rentes non sans pingrerie, peut-être par peur de connaître à nouveau quelques revers de fortune. Je n'ai jamais aimé cette femme.

Tour à tour, les prisonniers revenaient de captivité : le premier fut mon oncle Jo, l'aîné des trois frères. Il arriva peu avant notre départ de Tarbes. Prévenue du jour de son retour par l'office de rapatriement, ma mère s'est hâtée à la gare en me tirant par la main, tellement j'avais du mal à suivre sa course.

Lorsque les premiers rescapés descendent sur le quai, c'est la bousculade. Le cœur de maman bat à cent à l'heure. Elle reconnaît son frère au milieu de la foule et se précipite vers lui. Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. Et, moi, je regarde cet inconnu que je

connais uniquement à travers des photos. Voilà comment je fis la connaissance de Tonton Jo. Camille, lui, était revenu directement à Paris.

Mes pensées et mes peurs d'enfant bouillonnent.

Normalement, *il* devait arriver dans la matinée après un passage au centre de tri. Posté à la fenêtre de l'appartement qui donnait sur la cour, je l'attendais, je guettais. Soudain, la porte de l'immeuble s'ouvre : là, un homme traverse la cour, il porte un sac sur le dos. Je crie :

— Maman, maman, c'est lui !

Je me précipite dans le couloir. J'entends les câbles de l'ascenseur grincer. Cela dure une éternité. Tout embarrassé par son paquetage, il pousse enfin la porte de la cabine en s'aidant de son coude. C'est mon Papa !

Je vais avoir sept ans. On m'avait tellement parlé de lui ! Oui, il ressemblait bien au soldat de la photo envoyée à ma mère par son compagnon Daniel qui, lui, avait réussi à s'évader quelques mois plus tôt.

Le soir venu, je reste un long moment blotti entre ses bras, puis il me couche dans le canapé du salon. Je m'endors, des rêves plein la tête. À Tarbes, tous mes petits copains du jardin Macé, pendant la guerre, eux, avaient un papa.

Raymond, mon père, était un homme bon. Il m'a appris la tolérance et les vraies valeurs. Et, contrairement à moi, il faisait l'unanimité auprès de chacun.

Nous avons vite quitté le logement chez Mamy : ma mère se privait pour me donner le meilleur, et elle ne supportait plus de voir sa belle-mère compter les morceaux de sucre. Mon père, lui, influencé par sa gentillesse naturelle, absorbait critiques et sous-entendus telle une éponge... Malgré mon jeune âge, je ressentais le malaise diffus de cette cohabitation forcée.

Alors, ma mère se démène pour assurer sa liberté et la nôtre... et elle finit par trouver un appartement

réquisitionné à Levallois, rue Carnot, au 4^e étage : un logement petit et plutôt moche. Mais nous voici enfin chez nous, tous les trois réunis ! La débrouillardise de maman m'impressionne : par je ne sais quel miracle, elle parvient à récupérer nos meubles abandonnés le soir de l'évasion, trois ans plus tôt.

Comme un grand, je me rends seul à l'école de la rue Rivay : seul... mais tout de même en suivant les recommandations maternelles. Pour rejoindre la classe, je dois traverser quatre rues. Tout un monde ! Mais l'autonomie se mérite. Mon père, lui, décroche un travail de représentant en tissus. À cette époque, la vie est rude. Ma mère fait quelques étalages à Levallois pour gagner des sous en plus. Nous sommes pauvres mais unis.

Les traumatismes de la guerre s'éloignent peu à peu, mais jamais totalement.

Un jour, on se retrouve avec Mémé et mes oncles Jo et Camille pour le déjeuner dominical. Maman a cuisiné des steaks. Jo lui demande spontanément de la moutarde. Elle lui répond qu'elle a oublié d'en acheter. Plus tard, je la surprends avouer à mon père : « Je n'ai pas voulu dire à Jo que je n'avais pas assez d'argent... » Eh bien cette confession en apparence anecdotique m'a bouleversé pour le restant de mes jours. Aujourd'hui encore, je revois la scène. Dois-je ma carrière et mon acharnement pour réussir à gagner ma vie à... ce pot de moutarde ? C'est possible. Décidément, la vie tient parfois à peu de choses.

*

Célibataire endurci, Jo s'habillait toujours avec élégance. Il arrondissait ses fins de mois en jouant au poker. Mémé vivait sous son toit ; il assurait tous ses besoins. Joueur expert, le poker était pour ainsi dire une deuxième profession. Il avait fini par me révéler

son secret : « Lorsque je vais jouer une partie la nuit, je rentre chez moi à la fin de la journée. Je prends une douche, je me rase et m'allonge pour une petite sieste. Une fois sur mon 31, je file à la table de poker non pas pour jouer... mais pour gagner ! Tu comprends la nuance ? » Plus tard, je tâcherai de mettre en pratique ce principe.

Camille, lui, travaillait sur les marchés à Belleville, aidé par un copain du quartier. Étant le plus jeune des trois frères, il était le protégé de ma mère depuis une maladie qui l'avait frappé bébé.

Victor, le troisième frère de maman, était mon préféré. Il m'appelait son « héritier ». Et exerçait le métier de jockey. En réalité, je n'ai jamais su réellement de quoi il vivait. Un jour, en lisant le journal, ma mère apprit qu'il avait gagné une course à Lyon. Son emploi du temps me paraissait étrange. Parfois il s'absentait plusieurs semaines... Appartenait-il à un service de renseignements ? Je me pose encore la question. Il n'empêche, Victor faisait preuve de générosité, tout comme son frère Jo. À vrai dire, l'argent leur filait entre les doigts, et l'un et l'autre changeaient régulièrement de petites amies !

*

L'été arrive enfin.

Heureux, on passe les vacances dans des pensions de famille, d'abord à Ouistreham, puis à Châtel-Guyon. Je comprends mieux le sourire de mes parents quand ils m'annoncent que je vais bientôt pouvoir m'amuser avec une petite sœur ou un petit frère. Le 23 mars 1946, mon père me réveille au beau milieu de la nuit : « Je dois accompagner ta mère à la clinique. Je te confie l'appartement jusqu'à mon retour. » À presque huit ans, forcément, je déteste rester seul la nuit. Mais, fier

comme un super-héros de bande dessinée, je calme mon angoisse pour montrer à mon père que je suis courageux. Ma petite sœur Yveline arrive à la maison et égaie nos journées : « Poupette », pour les intimes. Je l'ai tout de suite aimée.

Fervent supporter du Racing Club de France dont il est un des rares membres à vie et un ex-joueur, mon père m'emmène le week-end au stade pour assister aux matchs de football ou de rugby. C'est grâce à lui que j'ai eu le bonheur de découvrir au Parc des Princes mon idole René Vignal, alias *flying french man*, le gardien volant ! Avant d'abandonner les crampons, papa tenait le poste de milieu sur le flanc gauche. Athlète confirmé, il avait d'abord été champion de France de boxe, catégorie poids coq, avant d'être retenu à seize ans dans les premières sélections pour disputer les Jeux olympiques de 1924. Mais son beau-père, un des dirigeants de la Fédération éponyme, le considéra trop jeune et l'empêcha de participer à la sélection finale, le privant peut-être d'une grande carrière. Qui sait ? Également bon joueur de tennis, Raymond avait été invité comme arbitre en coupe Davis, à New York, pour un des matchs référence : Cochet opposé à Tilden.

À la rentrée de cette même année, mon père m'inscrit dans un patronage dirigé par le curé de la paroisse Sainte-Odile, porte de Champerret, où je pratique le basket. Le stade se trouve juste derrière l'église Sainte-Odile. Nous sommes entraînés par le curé. C'est jour de match. On joue en short bleu ciel, maillot blanc. Je porte le numéro quatre, et j'ai l'honneur d'avoir été désigné capitaine de l'équipe, une sacrée responsabilité à mes yeux. Le sport m'a aidé à vaincre ma timidité. Comme nous sommes encore poussins et de petite taille, atteindre le panier réclame des efforts presque surhumains. Malgré une rencontre éprouvante, le score final se solde par un nul : quatre partout. Pourquoi je

me souviens encore de ce résultat ? Peut-être à cause de ma niaque de capitaine, ce jour-là.

Une année scolaire, puis une autre, alternées de périodes de vacances sous le soleil de la plage... Comme toujours, on voudrait grandir plus vite pour savoir... et puis, une fois adulte, on voudrait ralentir le rythme du temps. À onze ans, mon examen d'entrée en sixième en poche, je suis admis au collège Chaptal. À mes yeux de jeune garçon, ma petite sœur Yveline, alors âgée de trois ans, m'apparaît comme la plus belle du monde. Elle était tellement mignonne et drôle à la fois !

Au fil du temps, la situation familiale s'améliore. Mes parents apprécient désormais les sorties nocturnes. Pour être la plus belle le soir, ma mère coud de jolies robes. Mon père, lui, commande chez le tailleur un costume croisé bleu marine. Un couple modèle. Mon père jouit désormais d'une belle situation au titre de directeur commercial dans une maison de confection. Ma mère casse sa tirelire pour m'offrir mon premier costume en tweed chez Tom à l'occasion de mon entrée au collège. Malheureusement, le pantalon s'avère un peu court. Mais, enfin, me voilà bien habillé, tout comme mes parents !

En ce début d'année scolaire, le basket commence à me lasser. Désormais le désir de jouer au football s'affirme. Face à mon insistance, papa accepte mon inscription à Colombes dans l'équipe poussin « ciel et blanc » au poste de gardien de but. Plutôt bon joueur, je suis fier de rentrer à la maison les genoux en sang, prouvant ainsi mon besoin de sauver notre équipe grâce à mes plongeurs extrêmes et mes parades intrépides. Je suis le gardien de caoutchouc !

La pratique des sports collectifs m'apparaît comme étant une des meilleures écoles de la vie : la joie de partager une victoire, d'accepter l'échec dans l'intimité des vestiaires, comprendre que rien n'est définitif et de

repartir... quoi de mieux pour s'élever ? C'est à mon père que je dois cette passion et je ne l'en remercierai jamais assez.

On emménage dans un appartement disponible dans l'immeuble du patron de mon père, au 18, rue Henri-Poincaré, derrière la rue de Ménilmontant. Je dispose enfin d'une chambre pour moi tout seul. Comme ma mère a repris un travail, elle doit engager une bonne pour s'occuper de la maison. Faute de place, la malheureuse dort sur un canapé dans le couloir. À changement d'adresse, changement de lycée. Me voici élève à Voltaire, avenue de la République. Élève moyen, en vérité. Seules deux matières trouvent grâce à mes yeux : les maths et l'anglais, où j'excelle.

Passionné de sports, je pratique le fleuret, le tennis de table, l'athlétisme... Le jeudi, je joue dans l'équipe de foot minime de l'établissement. Sans oublier ma place de gardien de but du Racing que je tiens le dimanche, qu'il pleuve ou qu'il neige. Je ressemble à une bête furieuse. Et d'ailleurs mes adversaires me regardent à la fois avec crainte et mépris : « C'est qui, ce type ? Il a mangé du lion enragé ou quoi ? » Mais un jour, élève moyen, je sens que je risque d'être congédié du lycée Voltaire. Alors je me confesse auprès d'un copain du Racing, qui me propose d'intégrer son équipe scolaire du lycée Carnot : « Rejoins-nous, on a besoin d'un gars comme toi, on est qualifiés pour la poule finale. C'est notre dernier match. J'en parle au prof de gym, d'accord ? » Justement ancien élève de ce même lycée, mon père intervient aussitôt : il me présente au censeur de l'établissement sur les recommandations de mon messie, le fameux professeur de gym. Le jeudi suivant, j'entre sur le terrain de football sous les couleurs de ma nouvelle équipe d'adoption. Obtenir un transfert en trois jours serait aujourd'hui impensable, même pour un poussin !

À y bien réfléchir, le football m'a probablement sauvé : sans cette place presque miraculeuse au sein de l'équipe de Carnot, peut-être serais-je parti à la dérive... Un orgueil blessé, une frustration mal soignée, ça peut provoquer des ravages.

*

Après le foot et les genoux en sang, il y a les filles...

La première s'appelle Hélène. La plus jolie de toutes. Je viens d'avoir treize ans. Trouville. Premiers baisers, premiers serments... Autre paysage, nouvel amour. Voici mes premières colonies de vacances aux sports d'hiver. C'est le temps de l'amour, de l'aventure, comme dans la chanson. C'est le temps de l'adolescence et des copains, mais aussi des premières cuites ; je me souviens encore de mon mal de tête ! Qu'est-ce qui m'a pris, ce jour-là ? En sortant de boîte, il faut que je charrie la fiancée d'un moniteur de ski. Résultat, il me baffé et je valdingue comme un pauvre oiseau déplumé avant d'atterrir les quatre fers en l'air en pleine poudreuse. La prochaine fois, je la boucle. La leçon est bien apprise.

Loin d'être belliqueux, je suis resté en réalité longtemps complexé par ma taille. Mais plus encore, je l'avoue, je souffrais d'un complexe social en constatant que les parents de mes copains paraissaient bien plus aisés que les miens. Certains d'entre eux sortaient parfois de leurs poches de grosses sommes d'argent eu égard à leur jeune âge. Alors, pour plaire aux filles, j'empruntais à l'un ou à l'autre de mes amis un blouson de daim ou un pull. Aujourd'hui, je le sais, j'avais tort de réagir de cette façon : ce n'est pas l'habit du prince qui séduit ou enchante la princesse, mais l'intelligence, l'humour et les qualités de cœur. Pour compenser ce déficit psychologique, je me plaisais à afficher un comportement limite mégalo ou vantard. Heureusement, l'expérience du

temps et des épreuves désagrège nos faiblesses et sculpte notre caractère pour nous rendre meilleurs.

En ces pages d'hommage à la mémoire, j'aimerais à présent évoquer mes deux meilleurs copains, d'origine arménienne.

Tout d'abord Michel Harpoutian, sosie de Daniel Gélin : le tombeur de la patinoire, courtié par toutes les filles. Comment s'y prenait-il pour obtenir autant de succès ? Simple... À quinze ans, Michel possédait un scooter. Imparable ! Il était donc parfaitement irrésistible auprès de la gent féminine. Malgré son scooter rebelle, Michel cultivait secrètement une âme romantique. Mais, ça, impossible de l'avouer aux filles.

Le second s'appelle Jacques. À l'époque, sa croissance semblait s'être arrêtée prématurément. Sans doute avait-il décidé au fond de lui de ne plus jamais grandir. On l'appelait « Muté », abréviation de son nom de famille : Mutévélian. Moitié sur terre, moitié sur un nuage. Muté quelque part. Une blague un peu potache et obscure pour les autres, mais qui nous faisait rire. À l'heure où j'écris ces mots, Jacques s'apprête à fêter ses soixante-douze ans. Toi, l'ami de toujours, qui dessines si bien, mets un peu de bleu autour de ton nuage.

Le soir, après les « surboums », on refaisait le monde en arpentant les rues de Paris, rêvant de notre avenir. Inséparables jusqu'à nos vingt ans, la vie ensuite nous a éloignés. Mon esprit mégalo a transformé mes rêves en réalité et, au fil des ans, j'aurais besoin d'agrandir davantage la palette de mon désir de victoires.

Peu motivé par les études, j'avais quitté le lycée en seconde pour intégrer une école de commerce où j'avais été reçu à l'avant-dernière place de la promotion. Non, décidément, je n'étais pas doué pour le bachotage. Mais le plus important dans cette étape, ce fut ma rencontre sur les bancs de cette école avec Armand

Ornstein, qui bientôt deviendra mon meilleur ami. Une longue histoire...

Armand Ornstein, je l'avais déjà croisé peu avant parmi les membres de la bande de l'Étoile, qui faisait sensation dans les années cinquante...

La bande de l'Étoile se donnait rendez-vous au coin de la place et de l'avenue de Wagram, généralement le jeudi autour de 15 heures, le samedi et le dimanche, réunissant entre cinquante et deux cents jeunes. Lors de ces rencontres, les adresses des « surprises-parties » circulaient. C'était notre réseau social de l'époque. Une sorte de Facebook en *live*. Le jeu consistait à infiltrer une de ces fêtes. Parmi cette bande figuraient des blousons dorés et quelques voyous. Après le rendez-vous de l'Étoile on filait au snack Saint-Lazare.

Or, attiré par les sirènes de la facilité, je me mets à fréquenter cette bande. Intimidation, braquage dans les surboums, bagarres provoquées, grivèleries, tout est bon pour semer le désordre et escroquer. Et puis, un jour, au petit matin, deux inspecteurs débarquent rue Henri-Poincaré pour me conduire au commissariat de la rue de la Faisanderie. Là, ils m'attachent à un radiateur et me cuisinent jusqu'au soir. On m'accuse d'appartenir à un gang. Je résiste, je nie en bloc. Pourtant mon nom a été cité. Finalement, ils me relâchent.

J'aurais donc pu, aussi, devenir braqueur... Mais, finalement, non, car peu à peu je prends mes distances avec la bande de l'Étoile. Le destin m'a toujours conduit vers la reconquête de ce patronyme égaré lors d'une fameuse nuit d'évasion en pleine guerre. Détail drôle : dernièrement j'ai croisé un ancien du gang. On s'est gentiment ignorés. Pourtant on avait autrefois partagé le même lit, la même gamelle.

L'étrange visite

À dix-sept ans, après avoir interrompu mes études, glandé avec des demi-sel, j'entre dans la vie active. Mon premier boulot consiste à vendre des polices d'assurance. Je déchanté assez vite : une fois les parents et les proches démarchés, pas simple de convaincre de nouveaux clients. Ensuite j'enchaîne quelques piges pour un journal puis, par une connaissance de mon père, je m'essaie au porte-à-porte comme représentant de tissus.

Les malles bourrées de liasses de tissus sont très lourdes. Attention au tour de reins ! En plus, le métier de vendeur s'avère peu rentable. À raison de 2 % de commission sur les ventes des échantillonnages (de trois à six mètres de tissus), je perçois chaque semaine l'équivalent de deux euros. À peine de quoi amortir les frais de transport. Mais, grâce à ce métier, j'apprends à connaître Paris comme ma poche. Aujourd'hui j'ai rarement besoin d'un GPS pour me déplacer dans les rues de la capitale.

Fatigué de me voir ramer, mon père me propose d'occuper un poste de magasinier-livreur dans la maison qu'il dirige, chez Max Mozes, qui réalise de la « couture en gros » (terme de l'époque pour désigner

l'activité liée au prêt-à-porter de luxe). Mon travail consiste à classer les accessoires (fermetures à glissière, fil, passementerie, boutons) dans des boîtes que j'étiquette. J'assure également les livraisons de petits paquets d'un ou deux vêtements dans les magasins. Je fais également le garçon de café pour le personnel. Rapide et précis, je suis apprécié par mes collègues. J'ai toujours refusé de me comporter tel un « fils de patron ». Plus tard j'ai inculqué à ma fille ce même esprit.

Mon poste de travail se situait entre l'espace réservé à la coupe et le studio de la modéliste, Jane, une jeune femme âgée de vingt-sept ans. J'aimais l'observer quand elle moulait ses toiles à partir d'un Stockman¹, une marque alors très connue. Sa façon de créer un vêtement dans un mètre de toile à patron me fascinait. En outre, Jane était très attirante. Mais ma timidité me paralysait. Alors, pour entamer le dialogue, je l'interrogeais sur son expérience de modéliste. Tandis qu'elle piquait des épingles entre la toile et le mannequin, je passais ainsi quelques minutes à bavarder avec elle chaque fin de journée. Et puis voilà que madame Weinstein, l'associée de mon père, entre dans le studio et me toise d'un air méprisant : « Daniel, cessez de faire perdre du temps à Jane ! » Humilié devant la jeune femme, je retourne à mon poste en silence. Discrètement, Jane m'encourage à intégrer l'école Guerre-Lavigne, baptisée plus tard Esmo², une école de renommée internationale, où je commence à suivre les cours en alternance.

Épouse d'un riche ferrailleur, la cinquantaine, grande, hautaine et plutôt élégante, madame Weinstein était

1. Mannequin de bois pour montage.

2. École supérieure des arts et techniques de la mode, fondée par Alexis Lavigne en 1841.

une femme au caractère distant et prétentieux. Elle avait hérité la maison de couture Max Mozes de son premier mari, le fondateur. Bien qu'étant associé et supposé homme de confiance, mon père recevait chaque jour la visite de sa patronne qui ne manquait jamais d'exprimer des réflexions cinglantes sur la gestion des affaires. Bref, elle terrorisait tous les employés, ce qui gênait mon père, qui, lui, pratiquait une autre méthode de management.

*

Le hasard allait bientôt accélérer le cours de mon destin...

12 h 30. Mon père déjeune dans le quartier. Je mange mon sandwich au rez-de-chaussée de l'atelier désert. Cette solitude a-t-elle été planifiée par mon inconscient ? Parfois on se demande comment la providence s'arrange pour trafiquer le réel et planifier des rencontres. La porte s'ouvre. Un couple apparaît. Je les salue. Le visiteur approche et il me demande :

— Bonjour jeune homme, monsieur Hechter est-il là ?

— Non, il sera de retour après son déjeuner.

— C'est ennuyeux, nous habitons à Vitré, en Bretagne. Nous reprenons notre train en début d'après-midi. Nous sommes clients et voulons passer un réassort.

Un peu désemparé, je propose :

— Je suis le fils de monsieur Hechter. Si vous voulez, je vais essayer de vous aider.

— Très bien. On vous suit.

Je les conduis au salon des présentations. Là, ils me communiquent toutes les références des modèles souhaités, une douzaine de manteaux et tailleurs. Avant d'enregistrer la commande, la dame m'interrompt :

— Vous pouvez fabriquer un de ces tailleurs en noir ?

Je vérifie dans le stock d'échantillons avant de lui répondre par l'affirmative. Elle me confirme la commande supplémentaire de trois tailleurs dans cette couleur, taille 40, 42 et 44, que j'enregistre dans le carnet, prenant garde de bien caler le carbone sous l'original. Je détache le double de la souche :

— Voici, pour vous.

Sitôt leur départ, je croque mon sandwich tout fier de ma première commande en direct. Au moment où je laisse un petit mot sur le bureau de mon père pour lui raconter la bonne nouvelle, madame Weinstein surgit, telle une tornade, vêtue d'un tailleur bleu marine à col blanc d'un grand couturier. Surprise par ma présence dans les bureaux en cette heure de déjeuner, elle pique une colère :

— Que faites-vous encore dans le showroom ?

— Je viens de prendre une commande urgente et...

— Qui vous a autorisé ? Personne ! Si je vous surprends encore...

Avant de lui laisser achever sa tirade, je tourne les talons et disparaîs sur-le-champ en claquant la porte.

Fou de rage, je calme mes nerfs en remontant le trottoir en direction de l'Opéra, pensant à mon avenir.

Instinctivement je me dirige vers la rue de la Paix où ma mère vient d'ouvrir un magasin de prêt-à-porter de luxe. Cette aventure, qui achève un vieux rêve, n'a pas été de tout repos : elle a dû racler les fonds de tiroir pour financer son association avec mon oncle et ses patrons.

Quand, un peu hagard, j'entre dans son magasin, ma mère étant occupée à servir une cliente, je gagne aussitôt l'espace retouche pour parler avec madame Paulette, ignorant les belles fresques sur les murs, décoration typique des années 1950. La cliente partie,

ma mère nous rejoint et sent immédiatement mon malaise :

— Dany, il y a quelque chose qui ne va pas ou je me trompe ?

— J'arrête de travailler chez Mozes. C'est terminé.

— Explique.

Elle écoute attentivement le récit de mon altercation avec madame Weinstein. Il n'est plus tolérable que je me laisse humilier de cette façon. Elle approuve ma décision.

*

Les jours suivants, nous avons redouté la réaction de madame Weinstein, compte tenu de son caractère imprévisible. Allait-elle se venger sur mon père ? Déverser son fiel d'une façon ou d'une autre ? Finalement, non, il fut épargné. Probablement avait-elle trop besoin de lui. En outre, il était extrêmement respecté dans la profession. On appréciait son action en tant que membre influent du comité directeur de la chambre syndicale et de la fédération. Enfin, grands joueurs de bridge, mes parents étaient régulièrement invités dans les salons, ce qui leur donnait un certain prestige.

C'est une période de choix et de prises de décision. Je cesse mes cours à l'École des arts et techniques de la mode à la fin du trimestre suivant. Sûr d'avoir acquis les bases du métier, je me sens capable de persévérer dans le secteur de la mode. Malgré ma jeune expérience, je sais comment concevoir et fabriquer un vêtement. D'autre part, je n'ai aucune envie de devenir toiliste, coupeur ou patronnier.

Mes choix professionnels et mon ambition interpellent mes amis, notamment les deux Arméniens, Michel et Jacques, mais aussi Théo. Quand je leur explique que je vais bientôt grimper tout en haut de l'affiche, ils

poussent des cris : « Arrête ton cinéma, personne ne te croit ! » Pour refaire le monde et échanger tard dans la nuit, nos lieux de rendez-vous privilégiés se partagent entre le quartier Latin, Saint-Michel, le bar Story Ville, Saint-Germain, la rue Saint-Benoît ou le Montpensier au Palais Royal.

Mais, bientôt, le visage de la mort commence à se montrer. Théo périt dans un accident de la route en visitant un client. C'est le premier de mes proches à disparaître, le premier choc de la violence d'un décès soudain. Mon premier enterrement, ma première douleur. Et ensuite ce sentiment de vide...

Et l'amour ? Là encore, tout me reste à découvrir. Mon expérience amoureuse avec ma première maîtresse, rencontrée à dix-sept ans, n'a pas réussi à vaincre ma timidité. Pour y échapper, je me donne des allures de petit macho et j'accroche le trait de mes rêves de mégalomanie. Et ces rêves se précisent, tandis que la perspective d'une carrière sportive, elle, se ferme : comme le Racing vient d'engager un jeune gardien, je m'empresse de contacter le Red Star, mais je ne suis pas retenu, faute d'avoir le niveau exigé.

Les choix se resserrent, donc... comme une évidence. Bientôt je deviendrai un de ces aventuriers qui ont participé de la démocratisation de la mode. Comme beaucoup d'autres avant moi, l'expérience de la vie m'a appris que le destin se faufile parmi une quantité d'expériences et de circonstances souvent contradictoires, se heurtant à des obstacles insurmontables et pourtant... il nous oblige à prendre des décisions à la dernière seconde. Il ne faut jamais laisser le temps décider à notre place. Mais, parfois aussi, dans certains cas : attendre est une forme de sagesse.

Ma fée Chouquette

1955-1956. Après mon départ de chez Mozes, je voulais ressembler à ces jeunes couturiers dont on parlait alors, comme Louis Féraud, Jacques Esterel... Non seulement ils avaient pignon sur rue mais, de surcroît, ils habillaient toutes les jeunes starlettes de l'époque. Mon amour des femmes aurait-il dicté ce choix inconsciemment ? N'y avait-il pas aussi une certaine prédisposition héritée de mon histoire familiale, mon grand-père maternel ayant été créateur de chaussures ?

Sans oublier le mari de ma grand-mère, Mamy, que je n'ai malheureusement pas connu et qui avait fondé avant 1914 la toute première maison de confection Hechter Frères ? Lors de ses obsèques, comme me le raconta mon père, tout le personnel de la Samaritaine s'était précipité dans la rue pour rendre un dernier hommage à sa dépouille au passage du cortège. Trop habituée à mener la vie de château, la veuve se fit déposséder d'une grande partie de sa fortune. Si bien que mon père se retrouva, à vingt ans, sans un sou. Il décida alors de migrer à Philadelphie aux États-Unis où il fit ses débuts comme vendeur chez Wanamaker¹.

1. John Wanamaker ouvre son premier grand magasin à Philadelphie en 1861.

Il existait encore à l'époque une maison portant notre nom, dirigée par la tante de mon père. Celle-ci n'étant pas israélite, elle avait réussi à maintenir son activité pendant la guerre. Je ruminais un certain ressentiment à l'égard de cette branche de la famille qui avait ruiné la part d'héritage auquel mon père aurait pu prétendre.

J'étais perdu dans mes rêves et ne savais comment m'y prendre pour leur donner réalité. C'est alors que j'eus l'idée de demander conseil auprès de Chouquette, la compagne de mon oncle Victor. Son père étant fortuné, Chouquette menait une vie oisive : elle passait le plus clair de son temps à lire et à cloper en cherchant une activité pour occuper sa vie. Sans être proche d'elle, on s'entendait tout de même plutôt bien.

On se rencontre. Je lui expose mon projet avec passion. Pragmatique, elle me demande :

— Combien faudrait-il investir pour lancer ton projet ?

— Disons... un million de francs¹, un million et demi maximum. On pourrait débiter sans aucun problème avec ce capital.

— Cela devrait se trouver. Mais raconte... comment veux-tu monter l'affaire, l'organisation, la vente... ?

— Chacun son domaine. Toi, comme tu sais bien gérer, tu t'occuperas de la fabrication et de la comptabilité. Moi, ma spécialité, c'est la création et la vente. On devra engager au minimum une coupeuse patronnière et une mécanicienne pour piquer les modèles, et donc financer deux salaires au départ. Les nôtres, on verra par la suite en fonction des résultats. On peut commencer à travailler dans la chambre de bonne de ma mère, au sixième au-dessus de son magasin. L'entrée

1. Anciens francs. L'équivalent environ de quinze ou vingt mille euros.

se trouve au 49, avenue de l'Opéra. Belle adresse, n'est-ce pas ? Cela fera bien notre affaire.

Une fois d'accord sur les termes de notre association à part égale, on s'installe très vite. Certes de façon rudimentaire : une table de coupe occupe la moitié de la pièce, un tout petit bureau calé dans un coin pour l'administration et la machine à écrire et, dans l'autre coin, sous le vasistas, une machine à coudre achetée d'occasion.

Pas de temps à perdre. Chouquette imprime les bons de commande, les factures et les cartes de visite chez un copain, à moindre prix. Pour ma part, je dessine notre première collection de printemps : dix jupes, deux robes chemisiers et deux tailleurs. Je présente les modèles à mon associée et je parviens à la convaincre. Faute d'une capacité de production suffisante, notre collection se réduit à la fabrication de quelques exemplaires.

Habillé en blazer bleu à martingale, évidemment dessiné par mes soins, je dispose les pièces de la collection dans une toilette, une grande toile de coton noir pour protéger les pièces de vêtements durant le transport. Je hisse mon bagage sur l'épaule et me voilà en route...

*

Printemps 1956. Le cœur battant, j'entre dans la boutique de Louis Féraud, qui vient d'ouvrir face à l'Élysée, rue du Faubourg-Saint-Honoré, jeune créateur qui fait déjà sensation dans les pages des magazines. Sans attendre, je lance à la vendeuse d'une voix un peu chevrotante : « Monsieur Féraud est-il là ? Je voudrais lui présenter ma première collection. » Avant que celle-ci puisse me répondre, j'aperçois le visage du couturier, qui s'avance vers moi d'un pas assuré. Il me juge d'un regard rapide avant d'examiner mes modèles.

Anxieux, je m'attends à subir des critiques ou des remarques désobligeantes. Mais non, il s'intéresse particulièrement à deux jupes. La première est fabriquée dans un tissu imprimé, en deux coloris ; la seconde, ma préférée, en toile verte évasée, assortie d'une grande poche asymétrique avec des revers piqués de minuscules motifs : un assortiment de légumes, tomates, poireaux... Il hésite. Je le fixe avec attention. Oui, non ? Finalement, il confirme la commande de deux exemplaires de chaque, tailles 38 et 42 dans la première couleur, et tailles 40 et 44 dans la seconde. Mais je remarque qu'il hésite encore.

— À la réflexion, je vais prendre... celle-ci... avec les motifs bucoliques. En un exemplaire uniquement, dit-il de son accent chantant du Sud.

— Quel dommage, c'est ma plus belle.

— Il y a de la fantaisie, c'est très jeune, en effet. Cette jupe fera une belle pièce de vitrine. Et, si elle plaît, je vous en commanderai de nouvelles. Mais, surtout, je vous demande de m'en réserver l'exclusivité.

— Oui, bien sûr, je vous le promets.

C'est gagné ! Il signe le bon de commande. Louis Féraud en personne ! J'ai encore le document devant mes yeux à l'heure où j'écris ces lignes. Jamais je ne m'en séparerai. Comme un autographe porte-bonheur.

Heureux, ma toilette sur l'épaule, je rentre à pied jusqu'à la rue de la Paix... en rêvant. Je suis ivre de joie et si excité que je transpire à grosses gouttes, malgré le froid de l'hiver. Arrivé à la boutique, je raconte mes exploits à ma mère. Puis j'ouvre ma toilette posée sur le comptoir. Nouvelle victoire ! Elle confirme une deuxième commande, pour douze pièces cette fois-ci. Je l'embrasse et emprunte l'ascenseur pour rejoindre notre atelier dans la chambre de bonne, tout en calculant de tête le chiffre d'affaires de mes dix-sept jupes vendues dès la première journée !

18 heures. J'entre dans le bureau et exhibe avec fierté mes deux bons de commande devant les yeux de Chouquette, qui ouvre aussitôt une bouteille de scotch cachée sous son bureau pour célébrer cette bonne nouvelle.

Le soir, je rejoins mes copains et j'annonce, le visage illuminé :

— Louis Féraud m'a passé ma première commande !

Ils me regardent, incrédules, avant d'éclater de rire. Blessé dans mon orgueil, j'envoie plusieurs flèches empoisonnées du haut de ma mégalomanie légendaire :

— Rigolez, rigolez, les gars ! On en reparlera. Et quand j'aurais réussi, vous aurez l'air de vrais cons qui rigolent ! Toi, caché dans la Buick de ton père, et toi, qui attends que ça tombe tout seul.

Je suis convaincu de ma réussite. Alors, sans douter, je continue à tracer ma route, ma petite toilette sur l'épaule.

*

Jusque-là, j'avais eu raison de m'entêter. Peu après, le couturier Jacques Esterel, connu également comme auteur et compositeur de chansons, créateur de la « boutique spectacle » et de la nouvelle vague de la mode, devient mon second client prestigieux : il m'achète un petit tailleur turquoise en toile fibranne. Cette même année, Brigitte Bardot incarne le rôle d'une folle amoureuse dans *Une Parisienne*, un film de Michel Boisrond, vêtue du tailleur que m'avait acheté Jacques Esterel quelques mois plus tôt.

À cette période rien n'aurait pu m'arrêter. À pied ou dans le métro, malgré la bousculade, je fonce aux quatre coins de la capitale pour présenter mes collections. Ces trajets m'épuisent et me font perdre un temps précieux. Il me faut à tout prix une voiture pour

mes déplacements. Alors je travaille mon associée au corps, j'argumente, et Chouquette craque, claquant quelques billets : le week-end, elle aurait la jouissance de notre voiture, et moi je pouvais l'utiliser la semaine. Un sacré investissement pour notre petite affaire pas encore rentable ! Peu importe, on arrivait à survivre.

À l'époque, malgré ces premiers contrats encourageants, le style jeune de ma collection ne parvenait pas encore à séduire la clientèle adéquate dans les boutiques de la place, ni même à convaincre une majorité de grossistes ou de revendeurs. Si bien que les ventes ne progressaient pas assez vite à mon goût alors que je démarchais tous les lieux de diffusion, les grands magasins, les bureaux. Mais j'entendais souvent, en retour, la phrase de politesse, typique : *On vous rappellera...* jusqu'au jour où...

*

Alors que je quitte bredouille les Galeries Lafayette, je traverse la Chaussée d'Antin et je tente ma dernière chance en poussant la porte du magasin Lise Avril. Je puise dans mes forces et je débite pour la énième fois de la journée mon discours bien rodé auprès de la gérante. Pendant que je tente de répliquer aux arguments de mon interlocutrice, je remarque la présence d'un homme près de la caisse, qui m'écoute attentivement, l'air de rien. Un peu énervée, la gérante m'oppose le sempiternel et décourageant refrain déjà entendu des dizaines de fois auparavant : « Vous savez, nous avons déjà tous nos fournisseurs... ». J'allais rebrousser chemin lorsque l'inconnu s'approche et me demande avec un fort accent étranger : « Qu'avez-vous dans votre toilette ? » Une fois mon exposé terminé, il me lance : « Suivez-moi ! ».

Le ton autoritaire aurait pu m'inquiéter. Mais, poussé par une force supérieure, je me laisse guider, en toute confiance.

Une fois sortis du magasin, on emprunte l'escalier de l'immeuble mitoyen, et on grimpe au deuxième étage, marqué par une enseigne : *Piantex*. L'inconnu m'invite à prendre place dans son bureau, visiblement il s'agit d'un professionnel de la confection. Sa grande taille m'impressionne. Sans préambule, il me demande de lui présenter mes modèles. Je m'exécute. Il s'enquiert des prix et me commande les modèles robe chemisier et jupe, trois de chaque. Au moment de sortir mon bon de commande, il lève le bras : « Non, je vous fais confiance, livrez-moi le plus vite possible, on verra ensuite. »

Peu de temps après, Chouquette reçoit un coup de téléphone en provenance du magasin Lise Avril, qui lui apprend que je suis invité à me présenter auprès de monsieur Pianko. Sans plus attendre, je me rends au rendez-vous et me retrouve face à mon inconnu : il me dévoile enfin son identité avec son accent si spécial, assez indéfinissable. D'emblée, l'homme me plaît. Il me remet un bon de commande déjà rempli tiré d'un carnet sans en-têtes, puis il ajoute :

— J'ai créé Piantex avec mon frère. En plus de notre maison de confection, nous sommes propriétaires de la boutique Lise Avril où on vend nos modèles, mais aussi ceux des autres, comme vous avez pu le constater. Et vous, vous avez un lien avec Raymond Hechter ?

— Je suis son fils.

— Vous travaillez pour lui ?

Il écoute mon histoire, curieux, mais tout en respectant une distance empreinte de discrétion. La grande classe. Au moment de nous quitter, il me regarde droit dans les yeux :

— Si un jour vous cherchez du travail, pensez à venir me voir.

Tout en repliant ma toilette, je lui réponds :

— Pourquoi pas, on ne sait jamais.

Sur le chemin de retour, je songe à ce que m'a dit monsieur Pianko... Je ne sais pas encore que je viens de rencontrer l'un des personnages clés de mon parcours... Absorbé par mon travail, je l'oublie.

*

Bien que les affaires se développent, les fins de mois restent encore très difficiles. Opiniâtre, Chouquette continue de m'accorder sa confiance : elle emprunte auprès de son père pour renflouer nos caisses et honorer les échéances. On s'octroie à chacun l'équivalent d'un SMIC. Sans elle, je pense que j'aurais mordu la poussière des caniveaux de Paris. On s'accroche, on tient. J'élargis mes connaissances dans le milieu de la mode. Une remarque : il serait pratiquement impossible aujourd'hui, pour des jeunes, de débiter sans une aide privée des proches : les banques craignent l'esprit d'entreprise de la jeunesse, elles préfèrent risquer notre argent sur les marchés financiers internationaux.

Printemps 1958. Les combats en Algérie s'intensifient. L'armée de l'air me notifie mon incorporation. Je dois me rendre à Colmar le mois suivant. Adieu mon blazer à martingale, adieu Chouquette... je n'ai pas encore vingt ans et on me demande de me battre contre un soi-disant ennemi que je ne connais pas, pour lequel je n'éprouve aucune animosité. Comme le chante alors Mouloudji : « je ne veux pas partir à la guerre¹ »...

1. ... comme un p'tit coquelicot, mon âme !

La prophétie du colonel Zarade

Mes parents m'accompagnent à Colmar au centre d'incorporation de la base aérienne, au 136 de Bremgarten¹. Premiers jours en classes militaires. Un quotidien de troufion. Et puis le métier de soldat, à la dure, qu'on nous inculque à coups de pompes : au début de l'hiver, par moins trente-huit degrés, l'officier ordonne une marche interminable en pleine nuit. Apprendre à endurer les situations extrêmes. Malgré les frustrations, je tire le meilleur de cette expérience, de la vie en commun et du système D. Tout cela est assez formateur, au fond.

Loin d'être un militariste, j'ai pu observer que la vie sous le drapeau à l'occasion du service obligatoire favorisait la mixité sociale entre les jeunes appelés, le rapprochement des communautés, et donc développait une plus grande tolérance entre les individus. L'apprentissage de la vie collective présente ainsi également des côtés positifs. Au lieu de supprimer le service obligatoire – comme ce fut le cas à l'initiative de Jacques Chirac, ce qui me semble être une grave erreur –, il aurait été plus sage de réduire simplement sa durée.

1. Cette base aérienne utilisée par l'armée française de l'air est située en Allemagne. Le 1^{er} octobre 1967, elle devient la BMSS 178.

La guerre d'Algérie atteignait son pic. Au point que notre caserne en Allemagne fut touchée par des attentats. Chaque jour, on s'attendait à rejoindre le théâtre des opérations. C'était la loterie : on pouvait être envoyés en Algérie comme auprès des forces de l'ONU au Maroc ou à Djibouti. Personnellement, je me sentais étranger au conflit. Je refusais de me battre contre les Algériens qui luttaienent pour leur indépendance, leur liberté, leur terre. Je refusais de me battre pour préserver les intérêts des colons suzerains.

De fait, avant mon incorporation, j'avais connu quelques fils et filles de riches colons. Qui se plaignaient toujours d'avoir été contraints abandonner « leur » Algérie. Je n'aimais pas leur mentalité, leur complexe de supériorité ouvertement affiché, voire leur mépris à l'égard des Algériens. J'ai d'ailleurs été en conflit avec le colonel de la base, d'origine pied-noir, ce qui m'a valu deux nuits en prison.

À l'époque, je connaissais mal les enjeux politiques et économiques du monde. Sous l'influence de mon père, je nourrissais des convictions politiques de gauche. Comme les personnes de mon âge plutôt éclairées de cette période, je me plaçais naturellement du point de vue des jeunes Algériens. Je soutenais le désir de liberté et de respect éprouvé par la jeunesse algérienne. Mais je ne connaissais pas encore l'existence des milliers de pieds-noirs modestes contraints à l'exil, déchirés de quitter la terre qu'ils aimaient. Par la suite, je me suis lié d'amitié avec certains de ces exilés, qu'ils soient juifs, catholiques ou musulmans. Avec le recul des années, je pense que toutes ces communautés, comme la majorité des Algériens et des Kabyles, ont été grugées. Les patrons ont changé d'identité, mais les prolétaires restent toujours prolétaires.

*

Comme dans tant d'autres corporations, la vie militaire relève d'un grand nombre de rituels. Un d'eux consistait à confier à un bleu la célébration de la fin de nos classes. Quand le sergent demanda qui savait se servir d'une machine à coudre, j'ai levé le doigt et je fus, avec trois autres nouveaux, chargé de ces festivités. On a mis à notre disposition le théâtre de la base, les décors et les costumes. Le problème, c'est que j'avais un peu bluffé, car je n'avais jamais piqué la moindre pièce de ma vie. Alors, j'ai provoqué une panne de la machine à coudre afin de dissimuler mon mensonge. Il ne me restait plus qu'à coudre à la main, ce que je maîtrisais parfaitement. Tel père, tel fils.

Notre petit groupe de bleus commença à préparer le spectacle, qui peu à peu évolua, de fil en aiguille si je puis dire, car bien sûr je cherchais à l'influencer selon mon goût. Mes camarades comédiens avaient accepté que j'écrive une scène de mime en imaginant toutes les situations qui peuvent se dérouler autour d'un banc public pendant vingt-quatre heures : le clochard endormi, les deux amoureux blottis l'un contre l'autre, Milord l'Arsouille¹ cuvant son vin, les deux vieux joueurs de dames, la mère de famille qui tricote, accompagnée de son bambin...

On alla une première fois à Mulhouse pour louer des costumes et faire les essayages. Ce fut l'occasion de nous accorder une journée de « perm ». On en profita pour déjeuner dans une *Wienstube*². Ces moments de liberté nous enchantaient. Je pris vite du grade au sein de notre troupe d'amateurs : en plus d'être tailleur, on me confia la mise en scène. Je m'étais attribué le

1. Nom donné à une célébrité du carnaval parisien dans les années 1830. À l'origine, ce fut le sobriquet donné à un jeune Parisien extravagant : Charles de La Battut.

2. Bar à vin en allemand.

rôle féminin des « amoureux » du dessinateur Raymond Peynet. Nous étions douze acteurs à jouer les différents rôles.

Les jours précédant le spectacle, j'ai mobilisé une cinquantaine de troufions pour la mise en place de la scène : les décors, les éclairages, etc. Les moyens employés étaient bien supérieurs à nos besoins. Je voyais déjà grand. Mais les gars jubilaient de travailler pour le spectacle, car ils échappaient ainsi aux séances de tir et à toutes les corvées de la semaine. Sans m'en rendre compte, ma popularité gagna en influence parmi les appelés, notamment auprès de Balo, secrétaire du colonel, à qui je donnais tous les ordres de mission à faire signer. Plus tard, Claude Ballot-Léna, de son vrai nom, deviendra coureur automobile et il épousera la fille de mon futur bienfaiteur, Alain Lalonde, sœur de Brice Lalonde.

Le jour du spectacle, j'avais le trac. Et plus tard, lors de mes défilés, je connaîtrais à chaque fois cette même peur au ventre. Quand j'entendis les premiers applaudissements ponctués de rires, j'ai enfin pu commencer à me détendre. Mon tour d'entrer en scène arriva... Notre troupe d'amateurs avait gagné son pari : amuser nos quatre cents spectateurs et leur faire oublier leur dure vie militaire.

*

Et puis, un jour, ma passion du sport s'invita de nouveau dans le cours de mon destin. Pour m'éloigner de la vie militaire et, peut-être, m'éviter le pire...

Alors que je m'entraîne un matin dans les butts de foot, le capitaine des sports me convoque dans son bureau. Il m'invite à m'asseoir et enchaîne aussitôt :

— Tu sais que l'équipe de hand défendra son titre la semaine prochaine dans le tournoi final à Fribourg ?

— Oui, mon capitaine.

— Le gardien titulaire vient d'être muté à Fès et je n'ai pas de remplaçant, tu as compris ?

— Oui, mon capitaine, mais je n'ai jamais joué gardien au handball, seulement au football, ce qui est différent.

— Tu recevras un entraînement spécifique en individuel deux fois par jour.

Impossible de refuser.

Le jour de la compétition arrive. Le premier match se déroule sans trop de dommage. Je repousse quelques tirs bien placés, cela me donne confiance en moi. On atteint les demi-finales et là, tandis que j'exécute une parade, je me retourne un doigt de la main gauche en détournant un tir. On me sort du terrain pour me bander la main. Je reprends ma place du gardien pour terminer le match. De retour à la base, on effectue à l'infirmerie des radios de ma main : bien plus grave qu'une entorse, je souffre en réalité d'une double fracture.

Le bras plâtré, j'attends assis sur le banc de l'infirmerie. Le major sort de son bureau et me rejoint, accompagné de son assistant, un jeune appelé, lieutenant. Le major prévient : « Il est hors de question qu'un homme voyage dans son état, c'est le règlement. Son affectation à Djibouti est donc différée. Faites suivre, lieutenant. » Vite, j'anticipe et fonce au bureau du colonel déposer une permission pour le week-end. Grâce à l'aide de Balo, le colonel signe rapidement ma demande. Mon efficace intermédiaire contacte un de nos amis, un bleu comme nous, Jean-Claude Muller, qui possède une Jaguar. Et nous voici en route pour la gare de Mulhouse au volant du bolide ! Une sortie de scène en beauté. Sur le chemin de la liberté, je repense à mes parents, à ma sœur Poupette et à mes amis que je vais bientôt retrouver, et à l'amour.

Table

40. Mes saveurs	433
41. Collectionneur	439
42. Le seul luxe, c'est le volume	455
43. La femme de ma vie	459
44. Et demain ?	465
45. Mon jardin	473
<i>Remerciements</i>	477
<i>En cuisine avec mes recettes secrètes</i>	479

Composition et mise en page



N°édition : L.01EUCN000586.N001
Dépôt légal : octobre 2013